

LE LANGAGE DES BÊTES

Version lorraine (trad. du texte patois)

Un berger qui est couché sous un arbre voit arriver un serpent qui se traîne avec peine et lui dit :

— Je suis malade et ne peux aller plus loin ; prends-moi sur ton dos et reporte moi chez moi dans le bois des bêtes. Je suis le roi, tu demanderas ce que tu voudras, on te le donnera.

Le berger prend le serpent sur son dos et le reporte au bois. En revoyant leur roi les bêtes sont dans une grande joie car elles le croyaient mort. On demande au berger ce qu'il veut pour récompense.

— Je voudrais comprendre votre langage.

— C'est justement la seule chose que nous ne pouvons t'accorder, demande-nous de l'or ou de l'argent et nous t'en donnerons tant que tu voudras.

— Non, ce n'est pas ce que je veux. Votre roi m'a promis qu'on me donnerait ce que je demanderai.

Les bêtes se tournent vers le roi qui fait signe que c'est vrai. Les bêtes délibèrent puis :

— Nous t'apprendrons notre langage mais à condition que tu n'ouvriras jamais la bouche sur ce que tu entendras. Si tu en dis un mot, tu mourras.

Le berger jure et les animaux lui apprennent le langage de tout ce qui vit sur la terre.

Il revient tout joyeux garder son troupeau. Dans la nuit il est réveillé par la voix d'un loup qui tentait de gagner ses chiens en leur promettant de partager avec eux. Un des deux chiens allait céder mais l'autre ne répondait que par des menaces. Le berger se leva et tua le mauvais chien.

Le lendemain comme il était assis sous un arbre il voit une pie qui sautait d'une branche à l'autre en faisant : crè-è-èc - crè-è-èc.

— Ah ! qu'elle disait à un corbeau qui était un peu plus loin sur un peuplier, si le berger savait ce qu'il y a sous lui, il ne garderait pas plus longtemps ses brebis.

— Et qu'est-ce qu'il y a sous l'arbre, commère ?

— A deux pieds sous terre se trouve un grand coffre plein d'or qui a été caché là il y a près de deux cents ans, par le seigneur du château en ruines que tu vois là-bas. C'est ma mère qui me l'a dit.

Aussitôt la nuit arrivée le berger prend une pioche et une pelle et se met à creuser la terre. Après une heure de travail il trouve le coffre plein d'or comme la pie l'avait dit. Il en remplit ses poches et le lendemain matin il ramène son troupeau à la ferme et demande la fille du maître en mariage. C'était la plus belle fille du pays et il l'aimait depuis longtemps. Le père en voyant que le berger était riche lui donne sa fille. Huit jours après, ils étaient mariés et comme le fermier et sa femme étaient vieux, ils laissent leur gendre seul maître de la ferme.

Tout allait bien et c'étaient les gens les plus heureux du monde, quand un beau dimanche le jeune Lomme dit à sa femme de s'apprêter pour aller voir une tante qui demeurait dans le village voisin. Il selle un roncín pour lui, une jument pour sa femme et les voilà partis. Tout en allant ils parlent de choses et d'autres quand tout à coup le roncín se met à hennir.

— Pourquoi ris-tu, demande la jument en remuant les oreilles.

— Je ris parce que je pense que « je n'su qu'douss' et que te t'a quoète », répond le roncín (la jument était pleine et la femme enceinte).

Le fermier en entendant cela se met à rire aussi. Sa femme, étonnée, lui demande ce qu'il a. Tout confus, il répond qu'il n'a rien, ce qui la fait devenir plus enragée. Elle lui dit qu'un homme ne doit rien avoir de caché à sa femme et elle se met à pleurer. Le fermier qui l'aimait bien essaye de l'apaiser mais elle crie encore plus fort. Alors le pauvre homme perd la « berlate ».

— Tais-toi, lui dit-il, tais-toi, je te dirai tout, mais donne-moi trois jours pour que j'aïlle embrasser une dernière fois tous mes parents, car je dois te dire que je mourrai après t'avoir dit ce que tu veux savoir.

Alors elle cesse de pleurer et il commence sa tournée. Le troisième jour il revient à la ferme. Il buvait un dernier coup avec ses amis quand tout d'un coup le jô saute sur la fenêtre voisine, bat des ailes et fait son plus beau cacalijo.

— Ah ! dit-il dans son langage, si le maître voulait m'écouter il ne mourrait pas aujourd'hui. Qu'il secoue un peu les puces à sa femme et elle ne demandera plus ce qu'elle ne doit pas savoir (1).

Le fermier a si bien suivi le sage conseil que jamais sa femme n'a plus eu envie de le faire parler ; et ils vécurent les deux fin vieux et fin heureux.

HEURLIN, Lo pio Ermonek lourain, 1879, 35-39 (Vittoncourt, Moselle).

(1) En général, le propos du coq est plus explicite ; lui qui se fait respecter de ses nombreuses « épouses », se moque du maître qui ne sait pas imposer son autorité à son unique femme.